

Et si je m'abandonnais?

François Charron

Number 85, Spring 2000

Les repoussoirs littéraires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14730ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Charron, F. (2000). Et si je m'abandonnais? *Moebius*, (85), 7–11.

FRANÇOIS CHARRON

Et si je m'abandonnais?

Il m'est arrivé, autrefois, de croire que la littérature devait avant tout se concevoir en termes de lutte contre des conceptions philosophiques et idéologiques qui m'apparaissaient masquer la vérité inaliénable d'un sujet dans ses qualités d'évidence sensible. Le défi consistait à déconstruire des textes «passéistes» pour défendre une littérature en mesure de faire émerger les intuitions d'un être irréductible, social, sexué, pluriel, accordé aux multiples facettes du réel. Ainsi, des livres comme *Au «sujet» de la poésie, Littérature / obscénités, Interventions politiques* s'en prenaient-ils directement à une vision idéaliste de l'existence, vision jugée régressive, qui étouffait l'intelligence dans la prison morale des traditions les plus éculées. Il s'agissait d'en finir avec une somme de valeurs inhérentes à une rationalité englobante, un ensemble de préjugés toujours prêts à censurer le souffle, ses rêves, ses hasards, ses désirs de connaissance et d'émancipation.

Ainsi, des noms comme Anne Hébert, Rina Lasnier, Jean-Guy Pilon m'ont servi de repoussoir pour faire valoir une conception dite moderne, voire matérialiste, de l'expérience littéraire. Une telle conception (un peu binaire, avouons-le) s'affichait en conflit avec des attitudes religieuses qui me semblaient les reliquats d'un esprit canadien-français dit colonisé, dont nous pourrions un jour définitivement nous sortir. Plus exactement, c'est à l'encontre d'un discours évinçant la dimension pulsionnelle de l'être, niant son droit à une présence sans contrôle, que j'orientais mon tir. Mais par là ce qui m'échappait, c'était une appréhension des limites de toute raison qui prétend détenir une explication finale de la condition humaine. J'allais donc être

amené à reconnaître ce mensonge à nous-mêmes constitutif de notre culte des fondations: assujettissement à une contemplation du «propre» censément capable de définir le bien et le mal pour tous; rituel de soumission de l'individu à son groupe venant refouler les éventuelles tensions pouvant porter atteinte à son devoir de fidélité; identification aux prescriptions du site natal qui s'articule au chantage nationaliste de la trahison. J'allais aussi bientôt apprendre que le déconditionnement du sens est une tâche sans fin qu'aucune intention (même théorique) ne peut contenir. Dorénavant, composer un poème impliquerait la mise en crise de mes certitudes trop pressées de s'immoler sur l'autel du dogme conceptuel et du monothéisme politique.

Ce n'est qu'en prenant peu à peu conscience de mes peurs les plus enfouies – mince pellicule invisible sur ma peau qui me rattachait à un état infantile de dépendance – que j'en suis arrivé à percevoir l'aspect inconscient de la dimension religieuse. Se glissant en sourdine sous l'apparence combative de chacune de mes revendications, une religiosité sans religion me dictait tout naturellement mes comportements à l'égard des figures d'autorité. Implantée au plus profond de ma personne, elle agissait là où les attachements compensatoires reliés à un certain type de rationalité m'empêchaient d'envisager le rôle essentiel que jouent le vide, l'inconnu, la sexualité, la solitude et la mort dans la formation du sujet; épreuves humaines de notre permanence qui marquent le processus d'individuation, et qui s'avèrent (j'allais m'en rendre compte plus tard) consubstantielles à l'essence impudique de la pensée.

Geste à la fois singulier et historique, solitaire mais non isolé, l'acte d'écrire, *au-delà de toute satisfaction imaginaire*, réclamait une mise en retrait et un dialogue analytique avec soi-même, un désengagement vigilant du monde précipité de l'action pour se donner la chance d'écouter les tabous silencieusement déposés au centre du soi. Pour mon vieux moi bien solide, il y allait de la capacité d'échapper aux exigences critiques de la douleur au profit d'une espèce de congélation bienfaisante, elle-même soutenue par une identification

primaire à la règle. Ce n'est donc qu'au prix, certes très déstructurant, d'un séisme intérieur que j'allais ressentir pour la première fois mon armure se disloquer et, du même coup, aborder ce lieu indéfini où l'attention patiente dénoue la nostalgie sacrée d'un retour à l'originel.

Altérité, mortalité, besoin de ressemblance, culpabilité diffuse, je savais que ma soif d'affirmation – qui en appelle à l'infini du désir pour libérer la parole – passerait par la reconnaissance de ces tensions inhérentes au fonctionnement du psychisme humain. La lutte, si l'on peut dire, impliquait l'exploration d'une réalité subjective gardée secrète: réflexe de résignation filiale, adhésion à la médiocrité tranquille d'un consensus qui refuse d'aborder des vérités intemporelles trop proches du vertige. Aux promesses anesthésiantes d'un avenir tribal toujours meilleur se substituait l'urgence d'une vulnérabilité plus ouverte où le travail du deuil et le travail de la création se répondent.

Aussi, c'est en malmenant une image figée de l'identité, en soulevant des questions embêtantes concernant notre détresse et notre errance, que j'ai pu intensifier mon expérience de la poésie. Opposé à une immaturité psychologique ancestrale qui entravait le développement de l'esprit, mon sentiment de révolte allait se défaire de la domination absolue du projet et de sa supposée maîtrise rationnelle. En faisant corps avec ma respiration, je percevais pour la toute première fois le lointain écho d'une crispation identitaire que le catholicisme canadien-français avait élevée au rang de vertu nationale: culte du virginal acoquiné à une haine subtile de l'autre à l'intérieur de soi, obsession d'un salut collectif dominé par l'idéologie de l'obéissance et du masochisme rédempteur. S'appuyant sur une vision de l'histoire comprise comme processus continu et unitaire, le fantasme idolâtrique d'un être stable, substantiel, immédiatement certain de soi, représentait l'obstacle majeur à l'émergence de voix migrantes, courageuses, qui ne reculent pas devant la faute mais en assument bien au contraire l'écart vivifiant. Il fallait pouvoir se mettre à l'écoute du terrible, regarder ces

lacunes qui me constituaient à mon insu, et dont j'allais m'efforcer d'enregistrer la signification aux abords d'un conflit œdipien mal résolu.

Pour résumer, c'est encore aujourd'hui contre une inhibition peureuse qui se détourne de nos manques, occulte le nouveau et antagonise l'étrangeté, que je pense qu'il faut envisager le rôle critique de la création. Animé par le besoin compulsif de se retrouver partout chez soi, c'est la toute-puissance du Même – là où s'entasse l'omnipotence du maternel – que l'écrivain doit déjouer au fond de lui. À défaut de quoi son langage, soumis à des impératifs moraux de pureté, ne pourra que magnifier une petite totalité close, fière d'avoir toujours raison, mariant comme il se doit l'interdit au système qui le confirme.

En marge de tout repli névrotique de la conscience, notre besoin de conformité rassurante doit ainsi être mis en relation avec son impensé archaïque: le fantasme d'un âge d'or éliminant l'épreuve du néant et l'expérience de notre singularité mortelle. Sans le décryptage de cette complicité inavouable (dont la dimension sexuelle ne fait aucun doute), ce sont les fadeurs édifiantes du surmoi familial qui triomphent. Après quoi on installe les drapeaux, on donne des mots d'ordre, on impose les malaises attenants aux débordements de la jouissance et aux soulèvements de la pensée.

Débusquant le refuge d'une direction irréfutable du temps, la difficulté reste de rendre le corps fluide en perçant la solide délimitation qui nous retient dans le cercle sclérosé de la consommation, du pouvoir, du statut, du prestige. C'est seulement après avoir rompu avec les garanties et les justifications utilitaires de la langue elle-même que l'écrivain peut entrer dans la grandeur magnifiquement troublante de la littérature. Qu'une telle coupure soit conditionnelle à la possibilité d'abandonner l'état statique de l'opinion commune, je le répète, implique la parole d'un être soudainement à découvert qui prend le temps de regarder ses angoisses en face. Position ardue, dangereuse, à la frontière de la symbolisation, rébarbative aussi bien au centrement sur

soi qu'au sacrifice de soi, et qui nous convie à une souveraineté autonome et responsable.

En tant que source d'indiscipline, en tant que facteur de distanciation, l'écriture débouche alors sur des champs de visibilité insoupçonnés qui provoquent l'étonnement, suscitent la réflexion, incitent au débat. Différant elle-même infiniment d'avec soi, elle ne cesse de ce fait d'avoir prise sur la différence qu'elle pose, intègre et relève pour mieux pénétrer les ambiguïtés affectives de notre humanité. Son commencement unique se lie à la remise en surface d'une autre scène: espace paradoxal qui conjugue le moi psychique au moi corporel, et rend manifeste la rigidité défensive d'une résistance aux métamorphoses.

Dédoublement indocile et auto-observateur, la lucidité de l'acte d'écrire passe inévitablement par cette fragilité questionnante où se manifeste de l'indévoilé. Menacée par les traumatismes du châtement qu'elle surmonte avec plus ou moins de bonheur, une telle posture associe la transformation du monde à un bouleversement décisif des mentalités. Aussi, n'est-il pas rare qu'elle secoue de façon violente le réglage automatique des cerveaux programmés pour tout vouloir, tout savoir et ne rien sentir. Ce qui explique que le langage inusité de l'écriture, après avoir faussé compagnie aux enracinements serviles, soit habituellement récupéré sous les étiquettes d'hermétisme, de folie, de curiosité mystique, lorsqu'il n'est pas tout simplement recouvert par un silence réprobateur.